

La Correspondance d'Yvonne Arbogast avec Paul d'Aubuisson : portrait épistolaire d'une mirbeaophile^[i]

À la mémoire de Cécile Lamécourt, Mademoiselle Virginie et Madame Botton

« Si tu as mal aux dents, mets des souliers trop petits »

(Proverbe chinois cité par Yvonne Arbogast dans la lettre à Paul d'Aubuisson du 28 mars 1965)

« Vieillir, c'est marcher moins vite »

(Yvonne Arbogast, lettre à Paul d'Aubuisson du 27 octobre 1965)

C'est avec un peu d'émotion que je commence cet article qui me replonge dans ma petite enfance. Chaque hiver, ma grand-mère maternelle m'emmenait à Menton, prétendument pour ma santé, en réalité pour profiter de ma présence, ce qui, encourageant ma vocation de cancre, accourcissait d'autant mon année scolaire. Entre deux gâteaux à la crème et une parlotte avec les retraités qui constituaient l'essentiel de la population inactive, nous passions souvent devant l'Hôtel des Anglais où, bien sûr, j'ignorais qu'Octave Mirbeau se fût installé fin mars 1890^[ii]. 1890 : l'année où précisément naissait, comme le Général et la grand-mère précitée, une certaine Yvonne Arbogast, la fille du patron de l'hôtel en question. Mirbeau y est-il revenu ? La petite Yvonne l'a-t-elle jamais rencontré^[iii] ? Toujours est-il que son père a dû lui parler de notre cher Octave, et qu'elle-même, fidèle à ce souvenir, et sensible à l'univers littéraire de Marguerite Audoux et de Mirbeau, a su tisser un lien avec les deux. C'est en effet avec la romancière que le premier contact est pris. Yvonne Arbogast, qui ne compte pas son papier à lettres, rappelle à Paul d'Aubuisson (né en 1906), comment cette correspondance avec Marguerite Audoux a débuté. Il s'agit de la troisième lettre que la Mentonnaise envoie au petit-neveu - tôt devenu fils adoptif - de l'écrivaine, lettre datée du 21 février 1964, qui suit un premier envoi du 8, annonçant à Paul la restitution en recommandé des lettres que lui avait adressées Marguerite Audoux^[iv], et un deuxième envoi du 12, où elle demande à Paul d'avoir, le 16 février, « une pensée pour Octave Mirbeau ». Elle avait en outre ajouté, verticalement, sur la première page : « à propos d'Octave Mirbeau, nous serons, sans doute, les seuls au Monde à penser à lui ce jour-là^[v]. Ainsi va la gloire !!! ».

Mais venons-en à la lettre du 21 qui, toujours *via* Mirbeau, relate le début de la relation épistolaire entre Yvonne Arbogast et Marguerite Audoux :

Vendredi soir 21-2-64 – Menton 23 A^{nue} CERNUSCHI

Cher Nouvel-Ami Paul d'Aubuisson,

Mon Dieu, que vous êtes gentil ! Quel geste émouvant que d'être allé au cimetière de Passy^[vi] le dimanche matin 16 février ! Vous êtes bien le neveu de votre chère Tante !!! Elle serait contente de savoir tout cela ! C'est à cause de cette phrase (dite par votre Tante à un reporter des *Nouvelles Littéraires*) que je lui ai écrit pour la première fois :- parlant de Mirbeau^[vii] : « Oh ! quel être exquis, amer parce qu'il était si tendre ! »^[viii] En dix mots elle avait dit tout sur Mirbeau ! Et maintenant, 47 ans après sa mort, votre bouquet de violettes, le dimanche 16 février, est encore la suite de cette émouvante histoire...[...]

Votre bouquet de violettes, sur la tombe de Mirbeau, c'est plus émouvant que toutes les célébrations

« à grand spectacle », où tant de gens n'y vont [*sic*] que pour être vus eux-mêmes ! Votre geste, provoqué par ma lettre, cela eût fait une vraie joie au cher Mirbeau ! [ix].

Plusieurs des lettres de Marguerite Audoux à Yvonne Arbogast vont être présentées dans le n° 33 des *Cahiers bourbonnais* (1^{er} trimestre 1965, p. 270-271). La destinataire reçoit gracieusement, comme il se doit, un numéro, ce qui lui permet, dans une lettre du 23 janvier 1965 adressée à Paul d'Aubuisson, de faire une mise au point précieuse pour nous :

[...] Dans le petit « argument » qui précède les lettres il y a 2 petites erreurs : 1° mon père avait « l'Hôtel des Anglais » (et non pas d'Angleterre) ; 2° lequel est situé à Menton (et non pas à Nice [x]) [...].

La confusion vient peut-être du fait que les huit premiers des treize envois de 1926 à 1936 de Marguerite Audoux à Yvonne Arbogast sont adressés à Nice (« Villa La Mascotte, Chemin de Saint-Antoine »), villégiature provisoire (ou secondaire) puisque les cinq derniers arrivent au fameux Hôtel des Anglais de Menton[xi] et que la correspondance d'Yvonne Arbogast à Paul d'Aubuisson (de 1964 à 1980) est également envoyée de Menton (23, avenue Cernuschi).

C'est donc, on l'aura compris, cette correspondance Audoux-Arbogast qui est à l'origine de la relation épistolaire suivie entre cette dernière et le petit-neveu dès février 1964, un an avant l'article de Talva, qui, à l'évidence, s'est procuré les manuscrits auprès de Paul d'Aubuisson pour sa présentation des lettres de Marguerite Audoux à Yvonne Arbogast dans *Les Cahiers bourbonnais*. « *Lettres doublement chères, puisqu'elles ont déclenché notre amitié réciproque* », écrit Yvonne à Paul le 10 mars 1968[xii].

Les envois en question de Marguerite Audoux, de plus en plus fréquents, ne font qu'assez rarement allusion à Mirbeau. Outre les deux mentions déjà évoquées[xiii], l'avant-dernière lettre du 5 novembre 1936 est assortie de la coupure d'un article de Gabrielle Albère, du *Populaire* (« *Dans ce petit article que je vous envoie, vous verrez que je n'oublie pas le cher Mirbeau.* »). L'article en question, intitulé « Marguerite Audoux, Philippe, Mirbeau, Alain-Fournier et... la paix », est en réalité une interview réalisée au domicile de la romancière, qui avoue être sur sa fin. Un portrait de Mirbeau est accroché dans son minuscule appartement : « *Mirbeau a été un être généreux au-delà de tout. Bien des gens ont cherché à l'estropier. Moi, qui l'ai tant connu, moi qui ai passé des semaines chez lui, à Cheverchemont, je puis vous l'assurer : c'était une merveille, cet homme-là. Sa violence même ne l'empêchait pas de porter en lui une douceur qui lui faisait désirer le bien de tous.* [xiv] » En dehors de ces trois évocations, l'essentiel de la correspondance porte sur : des projets, toujours annulés, d'une visite à Nice ; les habituelles considérations sur la santé ; et des remerciements à la suite d'envois d'oranges ou de fleurs.

C'est donc surtout dans la correspondance adressée à Paul par Yvonne que foisonnent les allusions à celui qui nous réunit pour la onzième fois dans les *Cahiers* qui lui sont consacrés. Ce sont ces diverses considérations d'une mirbeauphile convaincue et passionnée – j'allais presque dire une *militante* – qui vont bien sûr nous intéresser.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, remarquons que la « rencontre » d'Yvonne Arbogast avec Mirbeau est non seulement une coïncidence événementielle (le séjour de l'écrivain à l'Hôtel des Anglais), mais aussi la symbiose de deux personnalités proches. En effet, avant d'évoquer l'admiration enthousiaste d'Yvonne pour le maître à travers les lettres adressées à Paul, il convient de souligner une communion de pensée et une similitude de réactions qui prédisposent deux

tempéraments fougueux à se rencontrer et à s'apprécier, fût-ce idéalement dans l'univers épistolaire, et au-delà de la mort de celui qui demeure plus que jamais vivant.

Avant tout, et dans le prolongement de celui qu'elle admire, Yvonne Arbogast est une amoureuse de la nature sous toutes ses formes, une adepte de l'herborisation et de la naturopathie. Elle ne boit pas d'alcool, est végétarienne, mange «bio»... Elle envoie à Paul de « vrais citrons », juteux et fruités, non pas de ces louches agrumes qui « sentent l'éther »... Bref, c'est une «écolo» avant l'heure, ce qui ne pourra que réjouir le Président de notre Société, autant que sa non moins verte épouse... à propos d'écologie, il n'est que de lire l'article de *Nice-Matin* du 13 août 1978 consacré au naufrage de l'*Amoco-Cadiz* (« Venons en aide au comité S.O.S. Bretagne ») où il est fait allusion au comité de Menton (jumelé avec Plouescat) et aussi à ceux qui, sans y adhérer, ont tenu à l'aider d'une façon ou d'une autre, telle « *Mme Yvonne Arbogast, une «vétérante» toujours jeune* (elle a alors passé les quatre-vingt-huit ans) *qui non seulement dessina elle-même les affiches S.O.S. Bretagne mais tint de plus à régler elle-même les frais.* » Du Mirbeau tout craché ! L'affiche en question représente un oiseau noir, le bec ouvert en direction du ciel comme pour pousser un cri, et en train de s'enfoncer dans le mazout, tout en tentant de s'en extraire. Sur l'affiche, figure ce texte :

Marée Noire
Aidez-nous
« Le Veau d'Or
est toujours
de boue... »
Jean Cocteau

Paul, qui excelle dans la photographie (et, comme Yvonne, dans le dessin), a d'ailleurs réalisé pour son amie des clichés de cette affiche, ce dont elle le remercie dans une lettre du 16 janvier 1979 (elle reproduit aussi cette affiche en haut à gauche de certaines enveloppes destinées à Paul d'Aubuisson). On trouve d'autres dessins d'Yvonne dans la correspondance qui nous occupe : un oiseau sur une branche (« *Ne me tuez pas !!!* ») ; un oiseau mort, sur le dos [« *S.O.S. PARENTS* » : *N'achetez plus d'armes (quelles qu'elles soient) à vos enfants ! «Tout ce qui vit est ton prochain...» (Gandhi)*] ; des esquisses de chats et de chiens. Elle adore d'ailleurs son *Dingo* à elle, sa chienne *Quetsche*, « un génie de la race canine », une chienne « géniale », une « compagne sans pareille »^[xv], le « Pic de la Mirandole des chiens »^[xvi], selon ce qu'elle prétend... On saisit donc là toute une série d'analogies : amour des fleurs (les cartes postales qu'elle envoie à Paul en représentent souvent : roses, gentianes, anémones... ; elle ajoute parfois des fleurs séchées à ses envois...), affection pour les animaux, défense inconditionnelle de la non-violence, de la liberté de penser et de dire. Autant de convergences qui peuvent se résumer dans ce passage de la lettre du 12 juillet 1968 :

Votre chère tante serait contente de notre amitié, et le cher O[ctave] Mirbeau aussi ! Vous savez que je ne crois en rien (surtout pas à l'église catholique, qui me semble la moins humaine) mais j'espère en tout, car nous vivons dans le mystère, et tout est miracle ! regarder une simple fleur de carotte sauvage avec une loupe est une chose merveilleuse que trop de gens ignorent... C'est pour un tas de choses de ce genre que j'aime la VIE, et suis en perpétuelle admiration devant les choses de la NATURE !

Dès la première lettre (celle du 8 février 1964), On trouve une profession de foi similaire :

Je n'ai pas la chance d'avoir la Foi... Je ne crois en rien de défini ; nous vivons dans le mystère ; ma seule religion est de ne pas faire de mal, surtout «aux autres». Je hais la violence (quelle qu'elle soit) ; j'admire tout ce qui est en vie... depuis le plus petit brin d'herbe (qui est déjà «un miracle» à mon avis) «jusqu'au bout» de toute la Nature[xvii] !!

Souvent, il me semble que je fais plus (je veux dire : DAVANTAGE) partie du Monde végétal et Animal que de celui de la race dite «Humaine», qui l'est souvent si peu... J'ai pitié des fleurs qu'on massacre bêtement, des pauvres bêtes perdues qui crèvent de faim, des cruautés inutiles qui sont partout !

à sa façon, Yvonne aussi est contre le massacre des innocents, contre le sabre et le goupillon. À ce propos, un dernier exemple : dans sa lettre à Paul du 29 juin 1965, Yvonne relate l'ordination d'un petit-neveu de son mari, à laquelle elle a été contrainte de se rendre. Il est intéressant de noter le dégoût profond qui l'envahit, en même temps que la façon dont elle sait finalement tirer parti de la scène à travers un détail qu'elle développe, révélant ainsi, autre point commun avec Mirbeau, son tempérament artiste :

[J]'étais une des seules à voir ça «tristement»... un vrai reste de barbarie... «une mise en scène» incroyable, si peu (pas du tout, même !) d'humanité !... L'évêque (venu spécialement de Nice) dégageait, à mon avis, une énorme vanité... un fluide de puissance, si éloigné de ce que devrait être l'idée chrétienne ! Et de voir cette foule, presque fanatique, je suis revenue de là avec fatigue, autant au sens propre qu'au sens figuré ! Une seule chose m'a fait plaisir à voir : c'était les gestes d'un prêtre qui, de l'autel, dirigeait les chanteurs placés au fond et en haut de l'église près des orgues ; sa main et son avant-bras allaient et venaient avec beaucoup de grâce et d'harmonie ; cela faisait penser au vol d'un oiseau... et rien qu'à voir ses gestes, on devinait la musique qui allait suivre... Je pensais que celui-là seul était près de la Vie et de la Beauté.

Est-il exagéré d'inférer de ces quelques passages de lettres une sensibilité à fleur de peau, un goût pour la vie indissolublement lié à un dégoût profond de l'hypocrisie, bref, un humanisme authentique, qui la rapprochent de Mirbeau ? Cette empathie naturelle entraîne donc, non moins naturellement chez Yvonne, un véritable culte. Le terme n'est ni trop fort ni incongru si l'on a déjà su percevoir une fidélité qui va bien au-delà des visites de cimetières et autres commémorations [xviii] déjà évoquées. Ce culte s'assortit en effet d'un prosélytisme. Celui d'une femme dont la passion pour Mirbeau, et plus particulièrement la «campagne» qu'elle mène pour le réhabiliter, peut aller jusqu'à épouser le ton enflammé de celui qu'elle défend.

Avant tout, notre mirbeaophile est aussi une mirbeaologue. Elle a lu Mirbeau, les articles qui parlent de lui, et possède ainsi une assez importante documentation. Lorsque par exemple François Talva, le secrétaire général du *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe*, envisage d'écrire un article sur Mirbeau[xix], ce n'est pas un hasard s'il s'adresse à elle, ce qu'elle relate à Paul dans une lettre du 25 janvier 1967 :

M. Talva vient de m'écrire une longue lettre à laquelle je n'ai pas encore répondu (car je viens d'être un peu grippée) mais je lui ai envoyé par retour (c'est-à-dire hier) un paquet de livres et documents sur O[ctave] M[irbeau] pour qu'il ait le temps de bien se documenter.

Le 13 mars, Yvonne fait savoir à Paul que Talva lui a renvoyé les documents.

Ce M. T[alva] me semble être très sympathique... Il est digne de vous, de votre chère tante et du grand et cher Mirbeau (trop oublié aujourd'hui).

Et le 25 octobre, Yvonne Arbogast reçoit le fameux numéro d'*Europe* :

C'est une très belle publication (j'en possède q[uelques] vieux N^{os}, dont le N^o 1) et je suis contente de l'avoir. L'article de M. T[alva] me plaît beaucoup, et je vais lui écrire pour le remercier... Il y a d'autres articles sur O[ctave] Mirbeau que je n'ai pas encore lus... Je suis heureuse qu'O[ctave] M[irbeau] ne soit pas oublié (malgré les méchants et les jaloux qui ne pouvaient pas l'aimer !) J'ai lu une pensée d'Hemingway qui s'applique à ceux que les méchants n'aiment pas. Voici :

« On mesure la hauteur des tours par leurs ombres, et la grandeur des hommes par leurs envieux. »

Toujours à propos de cet article, Yvonne ajoute le 29 qu'« [o]n sent qu'il l'a fait avec son cœur, autant qu'avec son esprit et son érudition, ». Aussi, quand un an plus tard Talva meurt, est-ce un deuil partagé par nos deux correspondants. Yvonne en témoigne dans une lettre du 23 février 1969 ; quant à Paul, il écrit un article à la mémoire de François Talva dans le n^o 27 (décembre 1969) du *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe* (p. 32-34), où, parmi les faits qu'il mentionne, on constate que Mirbeau, une fois de plus, ne saurait être absent de ce cercle fervent :

Au cours de son dernier voyage à Paris, nous passâmes tous deux une magnifique journée. J'allai le prendre Rue de la Pompe, de là nous partîmes à pied, tout en devisant jusqu'au cimetière de Passy pour y retrouver la tombe d'Octave Mirbeau qu'il aimait, puis par la rue Raynouard nous arrivâmes à la maison d'Honoré de Balzac. (p. 34).

Yvonne n'a pas toujours autant de chance qu'avec Paul d'Aubuisson ou François Talva quand elle met ses documents ou ses livres à la disposition d'autrui pour servir la mémoire de Marguerite Audoux ou d'Octave Mirbeau. Ou plus exactement, si elle est déçue, ce n'est pas par ceux auxquels elle penserait. Des gens simples, comme ce Jacques Brunie qui lui a fait cadeau de Questsche (parce que sa propre femme était jalouse de cette chienne...), se révèle un interlocuteur sensible. « *C'est comme vous quelqu'un «qui vaut la peine»* », écrit-elle à Paul, le 19 décembre 1976. Et dans la toute dernière lettre (du 25 octobre 1980), elle fait mention d'une voisine de soixante ans de moins qu'elle, « *de culture presque nulle, mais intelligente et pleine de qualités* », qui lui fait ses courses et à qui elle a prêté un *Marie-Claire* (il faudrait compter, dans cette correspondance, le nombre d'exemplaires de *Marie-Claire* achetés pour être donnés ou prêtés). « *Je suis ravie de sa réaction : épatante, on ne peut mieux, je ne m'attendais pas à un si bon jugement, à une telle émotion, elle eût ravi notre cher Mirbeau... Elle a pleuré en lisant, etc.* »

En revanche, au simple lecteur bienveillant et intéressé s'oppose une certaine M^{me} Safir, qui prononce des «conférences» et commet des livres sur quelques peintres, se pique aussi vaguement de littérature et, détail aggravant, projetterait d'écrire sur Mirbeau. Extrayons ce court passage de la lettre déjà citée d'Yvonne à Paul du 19 décembre 1976 :

Je n'ai plus envie de continuer [...]. Elle ne sait rien de M[irbeau]. Elle est intelligente et sympathique, mais ne lit même pas les œuvres que je lui prête[...].

Le 10 janvier 1977, M^{me} Safir envoie à Yvonne Arbogast une lettre assortie de la copie d'une autre qu'elle avait envoyée à Paul d'Aubuisson. Le 11, Yvonne rédige pour Paul une lettre où elle évoque

M^{me} Safir, très sympathique, mais qui est beaucoup trop «éparpillée» à mon goût... Elle est intelligente, certes, mais trop «partout à la fois». Pour faciliter le tout, je vous joins la lettre que je viens de recevoir d'elle, et la copie de la vôtre où j'ai ajouté ce que je pense de «Menton ville d'Art» ! Pauvres de nous ! Mirbeau aurait bien ri de tout cela ! [...] Je crois qu'elle serait incapable d'écrire quoi que ce soit sur notre cher O[ctave] M[irbeau], ne croyez-vous pas ? Mieux vaut ne rien

faire que de le faire banalement... [ce] qui est, je le crains, son genre de talent !?

Citons un passage de la lettre de Mme Safir à Paul, pour enchaîner sur les commentaires dont Yvonne orne rageusement la copie :

J'ai très peu de documentation sur Octave Mirbeau, dont je vous ai parlé en mai – par une lettre à laquelle vous m'aviez si aimablement répondu.

Notre amie, Yvonne Stiffa Arbogast[xx], aimerait qu'on se souvienne de Mirbeau ! Oh, il n'est pas oublié de certains. En tout cas, à Menton où il a vécu, on l'a bien oublié – même à la bibliothèque. Quelle injustice !

Le soulignement au feutre noir est d'Yvonne, qui, à la suite de ce passage, met, selon son habitude, un astérisque qui renvoie à ses remarques de bas de page :

Mais non, ce n'était pas une injustice ! C'est normal à Menton : ON NE SAIT RIEN !

À part Katherine Mansfield (qui est à Menton ce que les berlingots sont à Carpentras !), à Menton, qui se veut «Ville d'Art», on ne sait rien ! Qui sait que Mirbeau a écrit les plus belles choses sur ce qu'était Menton au XIX^e s[iècle] avant qu'il n'ait été « embelli » par le massacre de tout ce qui en faisait le charme : plus de jardins privés, les plus belles villas ont fait place à d'énormes «cages à lapins» (lapins pleins aux as !)[xxi]

Mme Safir, à l'évidence, irrite de plus en plus notre Mentonnaise qui enfourche tour à tour ses chevaux de bataille préférés. On défigure déjà sa ville. Pas question, de surcroît, de trahir l'auteur qu'elle défend bec et ongles.

Pour bien comprendre l'allusion de Mme Safir quant à un écrit éventuel sur Mirbeau, il faut remonter une année en arrière, époque où, pour défendre l'écrivain vénéré, Yvonne sent qu'il convient de passer de façon plus précise et concrète à l'action. Elle soumettra sans doute ses projets à la femme qui se prétend «critique d'art», avant que sa religion soit faite sur la personne. Le 6 février 1976, elle écrit à Paul :

Avant de mourir, mon cher Ami Paul (je pense mourir en 19[7]7), je vais faire tout mon possible pour que Mirbeau soit moins oublié !!? (J'ai tant de documents à son sujet).

Le 7 mars suivant, elle dévoile ses intentions à son correspondant :

Après de réels embêtements [...], j'ai mis mon argent en viager. À mon âge (née le 17 mai 1890...), on me donne du 19^{Fr} 52 % [sic]... Ceci est très mauvais signe en ce qui concerne mes chances (?) de longueur de vie, mais cela me donne le plaisir de ne pas perdre de temps, et j'aimerais être utile (avec mes 19^{Fr} 52 %) et aider celui (ou celle) qui voudrait écrire un livre bien fait, intelligent et véridique sur « OCTAVE MIRBEAU ET SES AMIS ». J'ai, sur Octave Mirbeau, des documents comme personne[xxii]. J'ai plusieurs N^{OS} des *Cahiers d'aujourd'hui* (très rares à trouver) sur O [ctave] M[irbeau] et ses AMIS, et ai des livres de presque tous ceux-ci (et même des lettres). Ne pensez-vous pas que Louis Lanoizelée[xxiii] serait capable de faire ce travail ? Que pensez-vous de cela, cher Ami Paul ? Je n'ai, hélas, pas tellement d'argent, mais tout de même, je peux aider – un peu – celui qui aurait le courage d'entreprendre cette tâche, et je serais contente de mourir, après. [...]

Répondez-moi bientôt, cher Paul, cette question Mirbeau me tient au cœur [sic]... Au milieu de

toute cette affreuse violence actuelle, il serait bon – avant de disparaître – de faire une chose utile et bonne, n'est-ce pas ? Aidez-moi à cela comme vous pouvez le faire...

Ni Lanoizelée, ni bien sûr Mme Safir n'écriront ce livre encouragé par notre mécène, qui, dans sa lettre de vœux à Paul du 16 janvier 1979, ne mâche pas ses mots à l'endroit de celle qu'elle avait peut-être un court moment pressentie :

Le grand oubli où est le cher Mirbeau me tracasse et me peine... Ne pourriez-vous pas m'aider à faire q[uel]q[ue] chose pour cela ? M^{me} Safir n'est qu'une arriviste sans aucun talent^[xxiv], et j'ai rompu avec elle toute relation. (Imaginez qu'elle a fait imprimer elle-même 2 ou 3 livres à plus d'un million chaque !)^[xxv]

Là où, en revanche, l'acharnement d'Yvonne Arbogast va être payé de retour, c'est, sinon avec la télévision, du moins avec la radio où elle n'a de cesse que d'intervenir dès qu'elle peut «placer» son Octave. On souhaiterait à tout écrivain une telle attachée de presse (et plus que jamais de nos jours !). Cette promotion posthume, cette entreprise de réhabilitation ne peut bien sûr laisser indifférents les membres de la Société Mirbeau, qui eux-mêmes ne poursuivent pas d'autre objectif.

Le 10 mars 1968, Yvonne raconte à Paul que vient d'être créée à la télévision une nouvelle émission qui se nomme *Ce jour-là*... et qui fait mention des hommes célèbres nés le jour de la diffusion. Le 1^{er} janvier 1968, Yvonne Arbogast avait ainsi écrit à l'ORTF pour demander que le 14, mention soit faite d'Albert Schweitzer (dont elle fait partie des «Amis»)^[xxvi]. Dont acte ! Et notre Yvonne de penser qu'elle n'est peut-être pas étrangère à ce choix.

Donc, vers le début février, j'ai écrit encore en disant que «j'avais été très heureuse de voir le 14 l'émission du Dr S[chweitzer], mais que je pensais qu'il s'agissait d'une prémonition de ma part, car je n'étais pas assez vaniteuse pour croire que j'avais déclenché cette nouvelle rubrique...» (cela pour leur montrer l'impolitesse de ne m'avoir pas répondu !), etc., et je leur demandais s'il ne serait pas possible, le 16 février, de parler d'Octave Mirbeau qui avait fait cette chose rare, de naître et de mourir un 16-2... Et j'attendais ce 16 avec impatience... Pas de réponse non plus à cette lettre, et, le 16, rien sur O[ctave] M[irbeau] à *Ce jour-là*... (Il y avait l'anniversaire de la fabrication d'un hélicoptère ce 16 février). J'avais mis dans ma lettre : «très bel écrivain, trop oublié de nos jours»... Mais O[ctave] M[irbeau] n'est pas aimé en «Haut Lieu»...

J'aurais tant aimé vous faire cette surprise... aussi à M. Talva, à M. Lanoizelée, etc.

Avec les *Matinées* de France-Culture, le zèle de notre épistolière trouve davantage d'échos. Le 16 septembre de la même année, elle explique à Paul ses interventions :

[P]arfois des lettres par moi écrites furent aussi lues par M. Roger Vrigny, car je «rouspète» aussi... Peut-être que mercredi – après-demain – une lettre que je viens d'écrire sera lue, car je proteste pour Paul Léautaud, et pour notre O[ctave] Mirbeau dont je cite un passage de la 628-E8, lequel passage est cité par Paul Léautaud dans son volume N° 2, page 90 de son *Journal littéraire*^[xxvii]... Peut-être pourrez-vous écouter cela (mercredi à 9^H5 sur F[rance] C[ulture] si ce mot arrive à temps...)

Et avec la lettre du 27 décembre, on comprend que la démarche d'Yvonne a porté ses fruits :

Plusieurs fois, Roger Vrigny a lu mes lettres au «micro»... une fois pour défendre «notre» Octave Mirbeau et Paul Léautaud, et, dernièrement, pour Charles Vildrac (cela se passe sur France-Culture à 9^H5, non plus le mercredi, mais : le jeudi !)

Sept années plus tard, l'émission a changé ; mais non l'obstination d'Yvonne, qui continue à monter au créneau. La lettre est du 6 février 1976 :

J'écoute depuis le 4 sep[tembre] dernier (75) presque chaque matin à la radio sur F[rance] C[ulture] l'émission « MATINALES » qui est très très bien. Cela est de 7^H 5 à 8^H ; il y a un jeu littéraire , et, depuis cette date, j'y ai déjà gagné 3 fois ! Maintenant ce jeu a changé ; il s'agit de trouver des lettres anciennes ayant un réel intérêt, et j'ai envoyé la lettre suivante écrite par Alice O[ctave] Mirbeau un 16 février 1928, où elle me remerciait d'une lettre de moi qu'elle venait de recevoir le matin même, car, durant des années, je faisais mon possible pour qu'elle reçoive, juste ce jour, ma fidèle pensée à la mémoire de son cher mari[xxviii]. (Je pense gagner encore avec cette lettre qui, en ce cas, serait lue à la radio après 7^H 30 sur F[rance] C[ulture]). D'autre part, le 30-12-75 vers 8^H 30, LUC BÉRIMONT a parlé de l'année 1912 et a parlé de votre tante, de ses amis : A[lain -] Fournier, C. L. Philippe, Jehan Rictus, et, comme toujours, pas un mot sur Mirbeau.

J'avais donc écrit à ce L. B. à la radio en lui signalant cette INJUSTICE et en lui disant (et lui donnant votre adresse) que vous aviez beaucoup de documents sur tout cela. Pas de réponse. Sans doute a-t-il été vexé de ma lettre que j'avais pourtant faite la plus «douce» que possible [sic] !? Vous a-t-il écrit ? Non sans doute !

Et le 25 mars, Yvonne livre le résultat de ses démarches à Paul :

Je vous ai parlé de France-Culture et de *MATINALES* qui passe de 7^H 5 à 8^H chaque matin (sauf les dimanches). [...] Ce matin, je viens de recevoir, de France-Culture, la lettre suivante :

« France-Culture MATINALES

Paris, le 23 mars 76

Chère Madame,

Nous vous remercions pour votre «lettre de famille» d'Alice Octave Mirbeau qui sera citée par M^{me} Claude Dominique dans la semaine du 29 mars au 3 avril.

Radio-France vous enverra prochainement un cadeau-souvenir.

Avec nos sentiments les meilleurs. »[xxix]

[...] Que vous puissiez écouter la lecture de cette lettre sur les ondes ou non, je puis, moi, vous envoyer la copie de cette lettre ?

De toute façon, si vous écoutez cette lettre, après audition vous pouvez écrire à Radio-France, émission *Matinales* pour demander le texte de cette lettre (bon pour Mirbeau). Ne dites pas mon nom (cela aurait l'air d'une complicité) ; dites seulement : « La lettre qui fut lue (tel jour) où M^{me} Mirbeau parlait de son mari, etc. Quoi qu'il en soit, c'est une chance que j'avais [sic] cette lettre (qui est très belle) car elle parle du livre *Les Grimaces*[xxx] qu'elle m'a envoyé, après cette lettre.

Faites votre possible pour écouter !

Je vous embrasse.

Yvonne

La croisade menée sur France-Culture ne s'arrête pas là. Deux ans plus tard, c'est la radio

elle-même qui va se déplacer chez Yvonne. La lettre à Paul du 15 novembre 1977, dont l'écriture devient de moins en moins lisible, laisse éclater tout l'enthousiasme de cette femme de plus de quatre-vingt-sept ans, à l'esprit toujours aussi alerte et en alerte pour celui qu'elle va promouvoir jusqu'au bout :

Il m'arrive q[uel]q[ue] chose d'incroyable !

Imaginez que l'on veut, de France-Culture, faire des «Entretiens» sur moi et l'on veut venir ici, chez moi, exprès de Radio-France.

C'est très bien pour ceux que j'aime... Vous savez que vous faites partie de ceux-là (Ainsi que Jacques B[runie][xxxii], votre voisin). Aussi, je vous demande d'envoyer (de ma part) « Les Poulains »[xxxiii] à Mme Claude Dominique[xxxiii], 27 rue Pierre Guérin 75016 Paris... Cela sera très bon pour votre chère tante... réclame «FORMIDABLE», et la belle préface de «notre» cher O [ctave] M[irbeau]... cela fera vendre beaucoup de *Marie-Claire* (Je continue d'acheter des *M[arie-] C[laire]*, le N° 742[xxxiv], que je connais par cœur !)

Je ne sais cela que depuis le 9... Je fais «explosion» de joie !!! et je vous embrasse...

Votre « moins-de-cent ans »

Yvonne Arbogast-Stiffa

P. S. : Mettez votre N° de tél[éphone] à M^{me} C[laude] D[ominique]. Merci

-

Le 22 décembre, Yvonne apprend à Paul que les entretiens « *seront différés du 2 au 7 (toute la semaine) janvier 1978* » Elle ajoute que « *l'heure est «terrible»: de 7^H5 à 7^H30 !!* » et précise aussi : « *M^{me} Claude Dominique est «super» sympathique... Elle m'a dit avoir aimé beaucoup «Les Poulains» ; en avez-vous d'autres nouvelles ?* »

Un billet du 9 février atteste que la série d'émissions a bien eu lieu et s'est bien passée :

Je suis un peu surprise, cher Paul, de ne plus avoir de vos nouvelles depuis le 3^e «Entretien» (le 5-1-78). N'avez-vous pas écouté les 3 autres (où j'ai tant parlé de votre chère Tante et d'Octave Mirbeau) ? Êtes-vous rentré en contact avec Claude Dominique ? J'espère que vous n'êtes pas malade ! Vite, des nouvelles !

P. S. : Ma «Quetsche» et moi allons bien ! Bonnes amitiés. YVONNE

Comme Quetsche, un ou une mirbeauphile ne lâche jamais l'os qu'il tient. Yvonne Arbogast en est l'exemple vivant. Et si l'on veut poursuivre la métaphore, cette femme exceptionnelle sait aussi, quand elle le juge nécessaire, montrer les dents et grogner, à l'image de celui qu'elle défend. Pour illustrer ce dernier point, on évoquera l'article que Jean Freustié commet quelques mois avant les émissions de France-Culture, dans le numéro 667 (du 22 au 28 août 1977) du *Nouvel Observateur* (p. 53). L'article, consacré à Mirbeau, s'intitule « Un Triste Jeu de la vérité », assorti, juste en-dessous, du chapeau suivant : « *Pour les naturalistes qui voulaient tout dire, la fée littérature transformait, parfois, l'ordure en diamant. Mirbeau, lui, n'avait pas de baguette magique.* » Le critique, apparemment, n'en possède pas non plus – car il lui en faudrait une pour dépasser les constatations de premier niveau sur Mirbeau qui, écrit-il, ne saurait « *parler de soupe aux choux sans évoquer un régiment de cuirassiers qui serait venu péter dans la cuisine* », alors qu'avec Zola, « *on ne trouve rien qui vous chatouille les nerfs [ou le nez ?] à ce point. D'un grand talent à un petit la différence est considérable.* ». Les griefs retenus sont encore, parmi d'autres, un sado-masochisme obsessionnel, un style inexistant, et une inaptitude à mener un récit de façon normale. Le critique ne profère finalement qu'une vérité (d'où son titre ?), à savoir que Mirbeau n'est pas naturaliste, ce que déplore ce rédacteur un peu niais, et ce qui ne pourra que réjouir tous ceux qui voient là une géniale marque de fabrique, celle de la modernité. Ce qui chagrine le

journaliste, finalement, c'est toute la richesse de notre auteur. En toute logique, Jean Freustié (j'allais faire un lapsus), ne comprend pas que dans *L'Abbé Jules*, Mirbeau passe sous silence le passé du héros (ou anti-héros, mais ce plumitif connaît-il bien cela ?). On est loin, évidemment, des grands arbres généalogiques explicatifs qui sont au lecteur « qui veut comprendre » ce qu'est le Guide Michelin au conducteur égaré. J. F., que dans sa colère Yvonne Arbogast transforme définitivement en *Jean-Foutre*, n'a évidemment aucune chance d'apprécier *Les Vingt-et-un Jours*. Pas davantage *La 628-E-8*, qui n'a pas plus de boîte automatique que les autres œuvres. Seule concession : Mirbeau serait sauvé par la scène, et même par le cinéma, puisque *Le Journal d'une femme de chambre* ne tient que par le septième art « qui l'a réactualisé ». Arrêtons là le massacre perpétré par cet innocent !

On imagine l'effarement de notre Mentonnaise. Laissons-la l'exprimer à Paul dans sa lettre du 5 octobre 1977 :

[C]omme moi, j'en suis certaine, vous aller défendre la mémoire de «notre» grand, et cher Octave Mirbeau.

Voici de quoi il s'agit : M^{me} Safir, il y a environ 3 ou 4 semaines, m'a apporté à lire une feuille coupée dans *Le Nouvel Observateur* (11 rue d'Aboukir 75002 Paris) ; c'était un article d'un Jean FREUSTIÉ sur O[ctave] M[irbeau] ; le titre était : « Un Triste Jeu de la vérité »^[xxxv] en parlant *[sic]* de nouvelles réimpressions qui viennent d'être faites d' O[ctave] M[irbeau]^[xxxvi]. Article plus que virulent contre toute l'œuvre de Mirbeau... article incroyablement idiot, qui se terminait ainsi : « Quant à son style : il n'existe pas. »^[xxxvii]. C'était la dernière phrase de cette «critique»... puis venaient le point final et la signature de ce triste imbécile : Jean Freustié ! Croyez-vous !

Moi, qui suis si attentive à ce genre de choses, j'ai fait la grande bêtise de rendre tout de suite cette feuille (coupée du journal) à M^{me} S[afir] sans en prendre le N° et la date exacte de ce N[ouvel] O[bservateur] où cet article a été écrit ! *[sic]* [...]

Heureusement que j'ai des DOCUMENTS comme personne, et ai répondu à ce J.F. («Jean-Foutre» !) par une réponse faite, magnifiquement, par le cher Sacha Guitry qui, comme nous deux, adorait O[ctave] M[irbeau].

Effectivement, alors qu'elle n'a pas encore récupéré son article, Yvonne Arbogast adresse à Jean Freustié une réponse où elle lui déclare être « absolument stupéfiée ! Une telle critique des œuvres de Mirbeau est un véritable chef-d'œuvre... dommage que ce soit un chef-d'œuvre de parfaite incompréhension ! » Et notre prosélyte de lui livrer la copie de l'article de Sacha Guitry, « Octave Mirbeau », tiré des *Cahiers d'aujourd'hui* n° 9 de 1922 (p. 129-130)^[xxxviii]. Certes, ce n'est pas l'article le mieux choisi pour répondre à Jean Freustié puisque Guitry avoue : « *D'autres, bien mieux que je ne saurais le faire, vous parleraient de son œuvre et vous diraient pourquoi Mirbeau était, et restera, l'un des plus grands écrivains du siècle* ». Il eût en effet convenu de se placer sur le même terrain que celui choisi par le journaliste du *Nouvel Observateur* : l'œuvre elle-même. Mais Yvonne Arbogast – glissement significatif, et qui n'est pas à son déshonneur – réagit avec ses tripes, son cœur, sa fougue. Réponse affective plus qu'argumentative. Qui pourrait le reprocher à cette vieille amie du non moins fougueux écrivain ?

En témoigne la lettre suivante qu'elle envoie à Paul le 10 octobre 1977, alors qu'elle a enfin reçu le numéro du *Nouvel Observateur* qu'elle attendait, et qu'elle joint à son envoi, après avoir souligné les derniers mots de l'article et la signature, à laquelle elle ajoute un «*Pauvre idiot !*» :

Je me dépêche de vous écrire ce mot [...] pour que vous puissiez avoir cet ignoble article au plus vite ! Il faut défendre la mémoire de notre cher O[ctave] M[irbeau] ! Que votre chère tante aurait bien dit ce qu'il fallait répondre à ce [...] «Jean-Foutre» !

Moi, je vais continuer le combat de toutes mes forces ! Je sais que vous allez faire aussi «pour le mieux » ! Ne peut-on écrire une «lettre ouverte» au *Nouvel Observateur* ? [...]

Les dernières lignes de cet article sont un triste chef-d'œuvre de vanité outrecoiffante ! Qui croit-il être, ce pauvre imbécile ? Vous, qui êtes à Paris, il faudrait que vous trouviez plusieurs personnes pour écrire à ce pauvre type.

Tenez-moi au courant.

Je vous embrasse en attendant de vous lire au plus tôt.

Yvonne

P. S. : à cause de ma «colère» contre ce J. F., je me sens «plus jeune» que jamais !

Ai horreur des choses si injustes !

Qu'il s'agisse donc de la faune, de la flore, de l'humanité digne de ce nom, et par-dessus tout du grand Mirbeau qui ne l'a finalement jamais quittée, cette jeune fille de quatre-vingt sept ans, « plus jeune que jamais », continue à sortir ses griffes dès qu'on attaque ce à quoi ou ceux à qui elle s'est liée pour toujours. Chez cet être d'exception, à la fois simple et grand, que l'on aurait presque envie de baptiser «Mirbella», la fidélité et le jusqu'au-boutisme, la générosité fougueuse et parfois même les excès, composent un tout plus qu'attachant. Les quatre-vingt-six lettres à Paul, pour quiconque a la chance de les parcourir et les relire, sont comme une porte difficile à refermer. Tout d'abord, on fréquente Yvonne, on s'habitue très vite à elle, à ses passions, à ses phobies, puis on la connaît, puis, fait curieux, on a l'impression que c'est elle qui vous connaît et vous parle. En un mot, on finit par l'aimer. Nul doute, d'ailleurs, qu'au terme de ces modestes lignes, les habitués du Château Mirbeau n'acceptent qu'elle fasse partie de leur Société, au rayonnement de laquelle elle eût si activement contribué.

D'ailleurs, au début de la correspondance entre Yvonne et Paul, on parle déjà d'une Société Mirbeau... Le 7 février 1965, Marcel Générmont, qui, rappelons-le, dirige les *Cahiers bourbonnais*, fondés en 1957 à Moulins, répond à la requête que l'on connaît d'Yvonne Arbogast d'évoquer la fameuse phrase de Marguerite Audoux sur Mirbeau (« *Oh ! quel être exquis, etc.* ») :

[...]

Bien entendu, je ferai mention des précisions que vous me donnez sur l'homme qu'était O[ctave] Mirbeau. Mais c'est à ce propos que je comptais vous écrire pour vous demander si, à votre connaissance, il n'existait pas une S[ociété] des «Amis de Mirbeau», comme il en existe pour Ch. L. Philippe, Larbaud, etc. Auquel cas je leur enverrais un exemplaire de «votre N°»

Avis à Pierre Michel ! Il n'est peut-être pas trop tard...

Ah oui ! j'oubliais : Yvonne Arbogast, comme Mirbeau, a fait semblant de mourir. Ce fut, paraît-il, en février 1981. On imagine son ultime espoir de s'éteindre le jour même de la naissance et de la mort de celui qu'elle s'évertua à défendre sa vie durant. On imagine les efforts dont elle était capable pour durer jusqu'au 16. Elle ne put – ou ne voulut - aller plus loin que le 14, jour de la Saint-Valentin – un vrai départ pour cette amoureuse de la Vie...

Bernard-Marie Garreau

NOTES

[i] Toutes les lettres citées proviennent du fonds d'Aubuisson. Nous remercions les héritiers indirects d'avoir mis à notre disposition, parmi de nombreux autres documents et lettres, cette double correspondance à une voix [les treize envois de Marguerite Audoux à Yvonne Arbogast (1926 – 1936) et les quatre-vingt-six d'Yvonne Arbogast à Paul d'Aubuisson (1964 – 1980) – seule, dans l'autre sens, une lettre de Paul d'Aubuisson à Yvonne Arbogast est passée entre nos mains, datée du 17 janvier 1937, où celui-ci se substitue à sa mère adoptive, trop souffrante et proche de sa fin, pour écrire à Menton]. Tous les soulignements, simples ou doubles, de la seconde série, d'Yvonne à Paul, sont de l'épistolière.

N. B. : Les chiffres que nous donnons correspondent, bien sûr, à ce que nous avons pu trouver dans les cartons mis à notre disposition par les héritiers, puis photocopié. Il va sans dire que d'autres lettres ont pu s'égarer, voire être détruites, dans la mesure où Paul d'Aubuisson avait fait, aux dires de son fils, un tri de l'ensemble de ces documents.

[ii] Voir Nivet (Jean-François) et Michel (Pierre), *Octave Mirbeau, l'Imprécateur au cœur fidèle*, Séguier, 1990, p. 405 et 943.

[iii] On peut le supposer, à la lecture de la fin d'une lettre de Marguerite Audoux à Yvonne Arbogast datée du 3 février 1936 (tout en prenant ses distances par rapport au double filtre déformant de la mémoire et de l'imagination alduciennes) : « *Il y a ceci que je voulais toujours vous dire et que j'oubliais toujours. Il y a longtemps, bien longtemps déjà, un jour que je me trouvais à Cheverchemont, M^{me} Mirbeau, qui venait de recevoir une lettre et la lisait à côté de moi, dit à son mari : «C'est la petite Arbogast». Et, tout en mettant la lettre dans sa poche, elle ajouta : «Elle est gentille, cette petite-là». Et Mirbeau a répondu avec un beau sourire : «Ah, oui ! elle est gentille.» Il devait vous suivre en pensée parce qu'il garda longtemps son sourire. Il ne se doutait pas alors que, moi aussi, je vous trouverais gentille un jour.* » La gentillesse en question peut, bien sûr, n'avoir été qu'épistolaire.

[iv] Envoi consécutif à l'annonce par la presse (un an après les cérémonies du centenaire de la naissance de Marguerite Audoux) des journées commémoratives de Sancoins (dont la pose d'une plaque dans le village natal le 19 mars 1964). C'est ce qu'éclaire le passage suivant de la lettre d'Yvonne à Paul du 5 décembre 1976 :

« *Si je n'avais pas gagné* 2 fois 6 mois d'un abonnement aux Nouvelles littéraires (= 1 an), je ne serais pas votre « vieille » amie depuis 1964... C'était l'année du centenaire de votre chère tante (que j'aimais déjà depuis très longtemps, grâce à Marie-Claire et au grand et cher Mirbeau ! Tout se tient dans la vie !)* »

* « *à un jeu littéraire de la radio de la maison Larousse.* » (Note de la rédactrice. Petite incertitude sur les deux derniers termes)

[v] Affirmation constante puisqu'on la retrouve dans trois autres lettres datées des 16 février 1969, 6 février 1976 et 18 février 1979. Les lecteurs des *Cahiers Octave Mirbeau* savent cependant comme moi qu'il y avait au moins un troisième *homo mirbellus* à penser au 16 février...

[vi] « *Oui, je connais la tombe de Mirbeau, j'y suis allée souvent avec M^{me} Mirbeau... Je ne crois pas qu'il y ait encore des «parents» pour s'occuper de la tombe... mais Cheverchemont n'a-t-il pas été laissé à la S^{té} des Gens de lettres ??* » [Note ajoutée verticalement dans la marge de gauche par la rédactrice].

Dans une lettre postérieure, du 9 mars 1965, Yvonne écrit à Paul :

« *Je ne sais rien des « hôtes » qui habitent la tombe d'O[ctave] M[irbeau]. Je pense que ce doit être des amis à M^{me} M[irbeau] inconnus de nous. Elle (M^{me} M[irbeau]) doit être morte à Cheverchemont (?) et doit sans doute être dans le cimetière de ce village car elle n'a pas dû laisser de «volontés» à ce sujet ! (L'idée du prix de ce transport posthume à Paris l'eût fait mourir plus vite. Ne croyez-vous pas ?)*

à propos de la tombe de Mirbeau (photographiée par Paul pour Yvonne, qui le remercie chaudement des « *photos de la sculpture de Rodin du cher et grand Mirbeau* »), voir le cahier iconographique, in Mirbeau (Octave), *Lettres à Alfred Bansard des Bois* présentées et annotées par Pierre Michel, éditions du limon, 1989, où sont présentées les photographies de la tombe de Mirbeau (surmontée de son buste exécuté par Rodin) [« *Il est inhumé avec sa belle-famille* », nous renseigne la légende] et de celle des parents du romancier et de son oncle Louis-Amable au cimetière de Rémalard.

[vii] On remarque déjà chez la rédactrice une grande liberté syntaxique. Au fil des années, cette tendance s'accroît. Le style est proche alors du langage parlé, accumule reduplications involontaires ou répétitions d'idées (dans la même lettre ou d'une lettre à l'autre), et aboutit parfois à une certaine confusion, aidée par les nombreux ajouts et notes, dans tous les recoins de la page (un peu à la Cocteau). L'écriture (surtout à partir de 1975, consécutivement à une mauvaise chute qui endommage le poignet) et l'orthographe subissent le même infléchissement. Nous avons, à chaque fois que c'était possible, maintenu la spontanéité d'un style dont la sympathique vivacité n'a d'égale que celle de l'attachante épistolière. Parfois, cependant, pour la clarté du message, il nous a fallu corriger la ponctuation, plus rarement la formulation, ou encore indiquer par un [sic] que c'était celle d'origine.

[viii] Viollis (Andrée), « Marguerite Audoux conte la merveilleuse histoire de Marie-Claire », in *Les Nouvelles littéraires*, 1^{er} mai 1926, p. 6.

C'est sans doute en réponse à cette lettre que la romancière envoie à Yvonne Arbogast une carte de visite non datée incluant ces mots :

« Je vous remercie, madame, de votre si gentille lettre, mais je vous remercie plus encore de tant aimer la belle âme du grand et cher Mirbeau.

Je suis votre amie, madame,

Marguerite Audoux

[ix] Paragraphe ajouté verticalement dans la marge gauche de la troisième page.

[x] Erreur reprise dans les *Notes diverses* du *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe*, n° 23, décembre 1965, p. 50, où est mentionnée la présentation des lettres en question par François Talva dans *Les Cahiers bourbonnais*.

N. B. : Dans la même lettre, en relation avec l'envoi qui lui a été fait des *Cahiers bourbonnais*, elle évoque à nouveau la phrase de Marguerite Audoux qui l'avait frappée à propos de Mirbeau :

« J'ai déjà répondu (pour le remercier de cet envoi), à M. Marcel Générmont [Directeur des Cahiers bourbonnais] en lui disant que j'aimerais, si cela était possible, qu'il mette dans un prochain Cahier la phrase de votre tante, au sujet d'Octave M[irbeau] [...]. J'ai expliqué à M. M[aurice] G[énéral] que c'est dommage que cette phrase si juste, si vraie, soit perdue, et que, s'il peut la mettre dans un prochain Cahier, elle ne serait pas perdue !

[xi] À partir de la lettre du 23 octobre 1935, où l'adresse de Nice est rayée sur l'enveloppe par la romancière elle-même, qui la remplace par celle de Menton.

[xii] Yvonne Arbogast et Paul d'Aubuisson se sont rencontrés à Saint-Raphaël le 28 mai 1964 (sans doute ont-ils été sur la tombe de Marguerite Audoux). De nombreuses lettres et cartes d'Yvonne à Paul se référeront à ce jour, des plus importants pour l'épistolière (« *un mois demain* », « *deux mois demain* », « *dix mois aujourd'hui* », « *un an bientôt* », « *un an* », « *j'ai laissé passer plusieurs 28 sans vous écrire* », etc.)

[xiii] Cf. *supra*, notes 3 et 8.

[xiv] Dans *Le Populaire* du 15 février 1937, la même journaliste écrira un article nécrologique sur Marguerite Audoux, décédée le 31 janvier.

[xv] Lettre du 5 décembre 1976.

[xvi] Lettre du 11 janvier 1977, dans laquelle elle parle aussi du gros chien des petits-enfants de Paul d'Aubuisson : « *C'est très bien que les enfants soient élevés parmi les animaux, cela les empêche de devenir des égoïstes, et ceux qui n'aiment pas les animaux sont, à mon avis, des êtres dangereux qu'il faut plaindre, malgré leur méchanceté*

certaine. »

[xvii] Le N majuscule a été remis par-dessus la minuscule, ce qui confirme cette volonté d'adhésion en une « religion naturelle ».

[xviii] Marguerite Audoux est tout aussi présente, quantitativement et qualitativement, dans cette correspondance, et dans cette fidélité du souvenir. À propos du jeudi 24 septembre 1964, journée d'hommage à Marguerite Audoux, à Bourges et à Sainte-Montaine, à laquelle participe Paul d'Aubuisson (voir le *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe*, n° 23, décembre 1965, p. 51), Yvonne Arbogast associe, dans un P. S., les deux écrivains : « *Il faudra avoir une pensée aussi, ce jour-là, pour le cher et grand Octave Mirbeau !* »

[xix] Article qui paraîtra :

Talva (François), « Octave Mirbeau, juge sûr, lutteur passionné, ami fidèle », in *Europe*, juin 1967, p. 173-182.

[xx] Stiffa est le nom d'épouse d'Yvonne. Vincent Stiffa, né le 11 avril 1887, est décédé le 26 novembre 1972.

[xxi] Yvonne Arbogast insiste encore sur ces « massacres » dans une lettre à Paul du 23 février 1977.

[xxii] *Sans oublier – grâce à vous – le bel article de votre ami TALVA.* (Note écrite verticalement dans la marge de gauche par la rédactrice).

[xxiii] Alors Vice-Président des *Amis de Charles-Louis Philippe*, ce bouquiniste des quais a publié un certain nombre de biographies sur plusieurs écrivains dont il est l'inconditionnel défenseur : *Marguerite Audoux, Charles-Louis Philippe, Lucien Jean, ...*

Lanoizelée est évoqué à d'assez nombreuses reprises par Yvonne, du 27 novembre 1964, où elle se présente comme « *son amie inconnue* » au 15 février 1979, où elle mentionne les *Souvenirs d'un bouquiniste...* Voici ce qu'elle écrit le 25 mars 1976 :

« *Pour la mémoire de Mirbeau (vraiment trop injustement oublié), pour remettre le grand et cher Mirbeau à la place où il doit être... je pense que vous devez et pouvez m'aider. Et que pensez-vous de Louis Lanoizelée ? Il me semble (après avoir lu avec grand plaisir son livre sur votre tante) qu'il serait capable d'écrire ce livre. Qu'en pensez-vous ?* »

[xxiv] « *Heureuse de ne plus la voir* » est ajouté verticalement dans la marge de gauche, dans une de ces nombreuses notes appelées par un astérisque.

Le 5 octobre 1977, elle écrivait déjà à Paul, à ce sujet :

« *Je ne veux rien faire sur Mirbeau avec elle, elle n'en est pas capable et ne sait rien sur O[ctave] M[irbeau] (elle n'a aucun talent personnel).*

L'éloge funèbre est à l'aune de ce jugement, puisque, dans la lettre à Paul du 18 février 1979, une simple mention, écrite de la façon habituelle dans la marge de gauche, indique : « *M^{me} Safir est décédée au moment où je vous avais écrit sur elle. La pauvre n'avait aucun talent. Y.* »...

[xxv] On peut supposer quelque exagération (ou à tout le moins une méconnaissance des chiffres possibles). Mais pour Yvonne, l'époque a sacrifié au fameux « art industriel », déjà incarné par le sieur Arnoux de *L'éducation sentimentale*, et, à chaque fois qu'elle évoque des « millions », quel que soit le contexte linguistique, ils sont affectés d'une connotation fortement péjorative. On notera, en guise d'illustration, ces deux passages de lettres à Paul, respectivement du 23 mai 1965 et du 15 juin 1975 :

« *[P]our moi, vous êtes la continuation de votre chère tante et de ses amis : le grand Octave Mirbeau et les autres... une époque où les critiques littéraires n'étaient pas achetés, et où l'on ne fabriquait pas des « génies » à volonté (comme vous le dites à propos des livres actuels) et, dans les autres « Arts » : peinture et sculpture, c'est encore pire !* »

« *Mirbeau est ignoré du plus grand nombre ! Où est son généreux enthousiasme chez les soi-disant critiques actuels ? Tout cela se paye à coups de millions... c'est comme cela que l'on devient des « idioles » : Mireille Mathieu, Claude François, Jacques Martin, etc.* »

N. B. : On appréciera le mot-valise « idiote », dont on ne sait si la création est volontaire ou non.

[xxvi] La promotion de Marguerite Audoux à la radio avait déjà réussi, puisque Yvonne Arbogast avait obtenu une lecture des *Poulains* (cf *infra*, note 32) sur les ondes (lettres d'Yvonne à Paul des 27 juin et 6 septembre 1966).

[xxvii] Faute de la mention d'une année d'édition, nous avons trouvé dans celle que nous possédons deux allusions au texte de *La 628-E8* qui pourraient correspondre : « *J'ai lu ce soir la dédicace au fabricant d'automobiles Charron. Elle est fort belle. C'est un livre neuf, de grand air, qui nous repose des livres savants, des livres faits avec d'autres livres. La dédicace est du courage, comment dirais-je ? esthétique, quoique j'aie horreur de ce mot. Je l'ai feuilleté çà et là, ce livre. On retrouve bien Mirbeau, dur, ironique, méprisant, épris de liberté, de force, de santé.* » et « *J'ai terminé ce soir ma lecture de La 628-E8. Il y a un admirable passage sur la tendresse intérieure de Mirbeau, pages 247 et 248, sincère et profondément sensible.* » [Léautaud (Paul), *Journal littéraire*, Mercure de France, 1986, tome I, respectivement p. 440 (mercredi 20 novembre 1907) et 448 (dimanche 24 novembre 1907)] Aucun des autres passages du *Journal* faisant allusion à *La 628-E8* ne se réfère véritablement au texte, si ce n'est, au vendredi 25 mars 1949, une allusion aux « *pages supprimées dans La 628-E8 de Mirbeau, sur la mort de Balzac.* », suivie de la relation d'une visite faite à Mirbeau lorsqu'il écrivait le livre en question, et dont il lut à Léautaud un passage sur Camille Mauclair (« *Oui, cher Monsieur Mauclair...de la lune* ») (*Ibid.*, tome III, p. 1771-1772). Peu de chances pour ce dernier passage. Eu égard à la sensibilité particulière d'Yvonne, on parierait pour le deuxième.

[xxviii] La lettre d'Alice Mirbeau est recopiée à la fin :

« *Cheverchemont-Triel 16-2-28*

Ta lettre, reçue ce matin, m'a été très douce au cœur, car je suis toujours bien triste, et plus encore à l'anniversaire de cette séparation. Je t'envoie ce dernier volume qui vient de paraître (Les Grimaces et autres chroniques). Les articles qu'il contient sont les premiers de la carrière littéraire de mon bien-aimé. Il était sous-préfet dans l'Ardèche et il a démissionné pour entrer dans la lutte. C'était en 1884. Ma peine est plus grande que jamais car je ne puis aller à Paris. J'ai le cœur assez déclenché [sic] pour ne pouvoir prendre le train et j'ai pris peur des autos. Puis ma vue est très mauvaise ; je trace des mots par habitude et en tenant une loupe de la main gauche. Tout cela est naturel, car depuis le 5 février je suis entrée dans ma quatre-vingtième année. Mon mari aurait aujourd'hui 80 ans. Quand tu m'écriras, chère petite, fais ton possible pour écrire plus gros. Cet hiver à Cheverchemont est très dur, le vent et la pluie ne cessent pas. Mais qu'est ceci à côté des désastres dans tous les pays ! Je t'embrasse bien tendrement, ma chère Yvonne, et je te remercie. »

[xxix] Cette citation est encadrée. Yvonne indique, verticalement dans la marge de gauche, avec une flèche allant vers cet encadrement : « *Cela fait la 4^e fois que je gagne* ».

[xxx] « *Avez-vous cette œuvre ? Ce sont les 1^{ères} chroniques écrites par M[irbeau]. La 1^{ère} du livre : «Ode au choléra» est un chef-d'œuvre.* » (Note de la rédactrice).

[xxxi] Pour mémoire, celui qui lui a donné sa chienne fin 1972, et dont elle s'est fait un ami et un interlocuteur littéraire. Yvonne n'aura eu de cesse que de mettre en relation les deux Parisiens, Paul d'Aubuisson et Jacques Brunie, rencontre qui aura lieu début 1977, chez Paul. Jacques Brunie décède le 8 mai 1978 d'un infarctus. (Né le 28 septembre 1910, il était de quatre ans le cadet de Paul, qui meurt en 1990).

[xxxii] Conte de Marguerite Audoux paru dans le *Paris-Journal* du 11 mars 1910 ; puis repris avec huit autres dans les 21^e et 22^e fascicules (juin et juillet 1910) des *Cabiers Nivernais et du Centre* dirigés par Paul Cornu (avec, comme titre de l'ensemble, celui de l'un des contes, *Le Chaland de la Reine*) ; puis enfin dans *La Fiancée* (Flammarion, 1932), qui rassemble 16 contes, dont les neuf parus dans *Le Chaland de la Reine*.

Yvonne Arbogast fait allusion ici à son conte préféré, une scène déchirante qui a pour cadre l'Île d'Yeu un jour de foire aux poulains ; une jument voit le sien treuillé sur un bateau et disparaître dans la cale. Yvonne, à une époque où elle ne pouvait se procurer ce conte, l'a recopié pour le faire lire... Dans la lettre du 31 décembre 1970 à Paul d'Aubuisson, elle joint les photocopies de toutes les lettres de remerciements, toutes assorties d'un jugement laudatif sur le conte en question, qui est effectivement

un petit chef-d'œuvre du genre.

[xxxiii] « *Pour les offrir* » [Note de la rédactrice].

[xxxiv] Dans Le Livre de Poche.

[xxxv] « *Titre en mauvais français car un jeu n'est jamais triste !* » (Note de la rédactrice).

[xxxvi] Mention est effectivement faite, entre le chapeau et l'article, des rééditions en poche de *L'Abbé Jules*, *Sébastien Roch*, *Les Vingt-et-un Jours d'un neurasthénique*, *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre*.

[xxxvii] La dernière phrase (qui constitue le paragraphe conclusif), qu'Yvonne cite de mémoire, est exactement : « *J'oubliais de parler du style de Mirbeau : il n'existe pas.* »

[xxxviii] Le 18 février 1979, elle écrit à Paul :

« En mai dernier, Alain Decaux donna une conférence sur Sacha Guitry. J'y allai (bien sûr !) car j'aime Sacha, et suis allée près d'Alain Decaux lui montrer un texte de Sacha qui fait l'éloge de Mirbeau dans une revue Les Cahiers d'aujourd'hui (où votre tante écrivit aussi, et que vous devez avoir, peut-être ?). C'est un N° spécial [...] et que personne (ou presque !) ne connaît. A[lain] D[ecaux] fut enchanté de connaître cela, et il m'écrivit un mot pour m'en remercier encore... Bref, je suis en rapport avec lui et j'ai l'idée de lui faire cadeau de tous mes documents sur O[ctave] M[irbeau] s'il accepte de rendre justice à O[ctave] M[irbeau] comme il le fait avec Sacha.

Et maintenant que le voilà ACADÉMICIEN, je viens de lui écrire pour le féliciter, et lui demander s'il veut toujours s'occuper d'O[ctave] M[irbeau].

Que dites-vous de cela, ami Paul ? »

Dans cette lettre, et dans celle du 17 janvier 1980, Yvonne Arbogast encourage Paul à se mettre en rapport avec Alain Decaux pour que ce dernier s'occupe de Mirbeau. Elle-même envoie un *Marie-Claire* à l'académicien.